

PIERRE-YVES KIRSCHLEGER

RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES

Accueil de Monsieur Guilhem FABRE
Président de l'Académie.

Remerciements
de Monsieur Pierre-Yves KIRSCHLEGER

et éloge de son prédécesseur
Monsieur Jean CARRIERE.

Vendredi 10 juin 2005

Monsieur le président Guilhem FABRE accueille notre nouveau confrère, membre non résidant, et lui donne la parole pour prononcer l'éloge de son prédécesseur Monsieur Jean Carrière.

Remerciements de
Monsieur Pierre-Yves Kirschleger.
Éloge de son prédécesseur
Monsieur Jean Carrière.

Monsieur le Président,
Madame le Secrétaire perpétuel,
Chères consœurs, chers confrères,

La qualité principale d'un académicien le jour de sa réception est, par habitude et par convenance, l'humilité. Je l'avoue pourtant : j'en suis aujourd'hui absolument dénué – et comment pourrait-il en être autrement ? Vous élevez ordinairement jusqu'à vous des hommes célèbres par leurs écrits, distingués par leurs mérites ou honorés par leur carrière : l'entrée dans une assemblée tricentenaire suscite alors tout à la fois chez le nouvel élu gratitude, satisfaction, appréhension ; l'humilité ici a bien un sens – mais sinon... Je pourrais bien sûr la feindre, mais mon mauvais jeu d'acteur ne vous tromperait pas, surtout en succédant à Jean Carrière. Le lendemain du jour où votre courrier m'apprenait mon élection

parmi vous, les radios et les télévisions annonçaient sa disparition. S'il n'y a pas de hasard, n'est-ce pas trop d'humilité que de laisser son fauteuil puis de s'effacer, pour ne pas gêner son successeur, ou plus probablement pour ne pas trouver un nouveau texte sur soi, où Jean Carrière ne se serait pas reconnu et qui l'aurait affligé ? Et n'est-ce pas inévitable, à être ainsi évoqué par un successeur qui n'était pas né lorsque les trompettes de la renommée sonnèrent avec fracas en 1972 ?

Contrairement à vous, chers confrères, qui l'avez en mémoire, ce succès n'est pour moi qu'une curiosité, qu'un objet d'histoire – et un livre bien sûr, déjà ancien, de ceux qu'on emprunte en bibliothèque, et lorsque l'on découvre en quatrième de couverture que l'auteur est un contemporain, c'est tout au plus pour un petit Montpelliérain, l'hypothèse improbable d'une rencontre lors des désormais fameuses « Comédies du livre ». Un objet d'histoire, disais-je, d'autant plus facile à appréhender pour l'historien qui n'est pas témoin direct que Jean Carrière en a exposé lui-même tous les éléments dans *Le Prix d'un Goncourt*. « Le succès est un malentendu, le pire de tous peut-être », y notait-il en 1987 : il n'est pas sûr qu'en 2005 il soit tout à fait dissipé.

Les hommages qui lui ont été rendus dans la presse ces dernières semaines sont souvent les mêmes : on y évoque le prix Goncourt, les malheurs qui l'ont suivi, et son premier roman, *Retour à Uzès*, paru en 1967, honoré d'un prix de l'Académie française ; dans les articles les plus longs sont mentionnés également ses essais sur Jean Giono et Julien Gracq. Comme le fait tout étudiant aujourd'hui, je suis allé puiser à cette ressource profusionnelle qu'est Internet : dans ce monde virtuel se côtoient le vrai et le faux – ou plutôt le vrai,

le demi-vrai et le faux. Par ouï-dire, par paresse, par manque de précision ou de zèle dans la vérification se répandent en effet d'un site à l'autre des confusions étonnantes, y compris dans une grande encyclopédie gratuite en ligne, entre Jean Carrière et son presque homonyme, presque jumeau également, écrivain lui aussi originaire du Languedoc, Jean-Claude Carrière. Autre détail troublant dans cette cyber-recherche, le choix laissé à l'internaute sur la date de naissance de Jean Carrière : 1928 ? ou 1932 ? – la palme de la rigueur revenant évidemment à un site allemand qui indique les deux dates.

Laissons-là ces anecdotes et revenons à Carrière ; il faudrait prendre le temps de plonger dans son œuvre ; évoquons seulement quelques traits, sans prétendre à l'objectivité : « Soyons subjectifs une bonne fois pour toutes : nous ne serons jamais plus bêtes que nous ne l'avons été », comme le disait Giono dans une formule qu'aimait à répéter Jean Carrière.

Une chose me frappe : on parle très peu de ses autres romans, nombreux pourtant, les deux volumes de *La Caverne des pestiférés* en 1978 et 1979, *Les Années sauvages* en 1987, puis les romans successifs des années 1990. L'opinion publique n'a pas la patience de suivre les traversées du désert : l'écrivain est un professionnel comme un autre, et le respect du client exige une régularité de la production ; si l'écrivain est excellent, on acceptera d'attendre un peu, mais pas trop – la concurrence est rude, on ira voir ailleurs. Et si l'écrivain se met en tête de changer son inspiration, de sortir de son champ d'opération habituel, alors l'opinion publique s'en détourne, lui reprochant à voix basse de gâcher son talent en s'éparpillant : *Le roman paysan lui allait si bien ! il aurait mieux fait de construire une œuvre !*

Et ceux qui daignent malgré tout regarder l'ensemble de ses écrits ne cherchent pas à dissimuler leur déception : *Carrière n'a jamais retrouvé « l'incandescence initiale » de L'Épervier, il n'a pu « se hisser à nouveau jusqu'à la beauté de cette fable philosophique et tellurique ».* Un seul roman peut-il d'ailleurs sauver une œuvre qui, sans lui, serait d'un moindre intérêt ?

Voilà le problème : on ne vous pardonne pas un chef d'œuvre. Si vous en faites deux, alors vous entrez dans le panthéon des artistes ; mais un seul chef d'œuvre, c'est trop ou trop peu. Et encore vaut-il mieux le faire en fin de carrière : il couronne alors et justifie toute votre production. *On le savait, vous dira-t-on, il avait du talent, à force de volonté et de travail il a réussi à libérer son génie !* Mais si vous faites un chef d'œuvre en début de carrière sans le reproduire : *Il a baissé, entendra-t-on, ou il se repose sur sa gloire, c'était un coup de génie mais il n'a aucun talent...* Je n'ai pour ma part jamais compris la littérature ainsi : la plupart passent leur vie à espérer ce génie qui ne viendra pas, et l'on reprocherait à l'auteur d'un chef d'œuvre d'avoir été incapable de le renouveler ? Que ce soit un volume, cent pages ou un chapitre, peu importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse : il est regrettable que la reconnaissance cède si vite la place au ressentiment.

Il faut dire que Carrière n'est pas de ceux qui font de la littérature un divertissement, un job, un hobby : pour lui, la littérature est la vie. « Écrivant ma vie avec mes romans autant que mes romans avec ma vie, le mot fiction n'a plus aucun sens, écrire demeure une entreprise hasardeuse où il y va de ma survie. » On ne prend jamais assez au sérieux les auteurs :

si Carrière joue sa vie dans chacun de ses livres, pourquoi ferions-nous un tri entre ses romans, ses essais, ses récits ? Il est étonnant qu'un écrivain publie autant de récits autobiographiques (*Le Nez dans l'herbe*, *Le Prix d'un Goncourt*), mais c'est probablement parce que tous ses écrits sont de cette nature. Il le dit lui-même : « Quand je parle de l'arbre, c'est de moi dont je parle. Je me regarde dans un miroir. Mais c'est à la fois intéressant et tragique : comme pour Rimbaud, le monde m'est entièrement étranger, mais il y a par moment des bouffées de mémoire qui arrivent et qui me restituent le monde que j'ai connu quand j'étais jeune et qui était le paradis. »

Le paradis – nous y voilà. Le vert paradis des amours enfantines. L'enfance. « Je suis né à huit ans », écrit Carrière, dans ce mazet des collines nîmoises, dans ce monde de chemins poussiéreux, de murs millénaires construits pierre à pierre, « au cœur de ce sanctuaire, croulant sous les fleurs de mai dans une éblouissante symphonie de parfums, je me mis tout à coup à exister. » C'est là qu'il apprend tout, devient « agrégé de nuages, licencié en pluies et vents, docteur ès forêts et landes, diplômé de l'école des grands espaces. »

Mais ce paradis, comme les autres, sera perdu : chute, déchéance, exil, mort, tel est le vocabulaire de Carrière pour signifier cette rupture. « Je suis mort vers mes dix-sept ou dix-huit ans aussi brutalement que j'étais né à huit ans. » L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux et qui n'a pas trouvé d'autre moyen que l'écriture pour ranimer des bribes de ce paradis : l'art est une nostalgie qui crée. Ç'aurait pu être la musique, comme pour son père, chef d'orchestre, et sa mère, pianiste, mais la lecture de Giono l'ancra dans l'espace littéraire.

Ç'aurait pu être la poésie pour remédier à ce manque, pour « changer la vie », pour « être ce que la nature ne nous a pas donné d'être » – et la référence constante à Rimbaud est troublante, la comparaison est suggestive : la même fulgurance de la vie adolescente, la rupture à dix-sept ou dix-huit ans, le détachement vis-à-vis du monde, l'exil. Si l'exil est géographique chez Rimbaud, quittant Charleville pour Aden et le désert du Harar, Carrière n'a pas besoin de quitter les Cévennes : il y a là le même ciel immense, les mêmes solitudes, les mêmes odeurs du désert ; l'exil sera temporel pour Carrière. Le temps qui passe, l'horloge, chaque seconde qui crie et le blesse, qui le vole à lui-même, la succession des jours et des saisons, voilà sa hantise.

Mais ce sera le roman parce qu'il faut déguiser la poésie, parce qu'en France on la déteste, comme le disait Flaubert.

Nostalgie de l'enfance donc : si le désir permet de revivre ses souvenirs, alors le roman est l'enfance retrouvée à volonté. On est bien loin de la romance cévenole sur la châtaigne, la Bible, les guerres de religion ou les luttes ouvrières – on saisit là le malentendu lors de la réception de ses ouvrages. Malentendu avec la critique, certainement, et Carrière raconte avec humour son mépris des milieux plumitifs : « Le prix Goncourt est un gâteau couvert de mouches et bourré de fèves sur lesquelles on se casse les dents. » Les prix littéraires sont affaire d'éditeurs, et Carrière se demande s'il n'est pas l'alibi donné aux petits éditeurs. Le prix fait ricaner, jaser, jalouser. Et avec la haute distinction inévitablement, les étiquettes, définitives et indécollables : un auteur cévenol, un roman régionaliste, c'est-à-dire chantant les valeurs champêtres et le terroir.

Malentendu avec ses lecteurs, c'est moins évident. Bien sûr il y a l'effet de mode, cette foule de lecteurs qui se réclamaient de leurs ascendances cévenoles, « à croire que la moitié de la France y possédait des racines, ou s'en inventait. » Carrière a toujours considéré ce succès comme un malentendu : l'historien n'est guère convaincu. On a dit que *L'Épervier de Maheux* était bien tombé, à un moment où la société commençait à chercher ses racines : c'est peut-être une explication. Mais de manière plus générale, on peut penser que ce roman a cristallisé sur lui un certain nombre de traits diffus des mentalités de son temps, qu'il incarne à son corps défendant un style d'époque dont les trois axes caractéristiques pourraient être les suivants :

1- le renoncement à l'optimisme après trente ans de croissance industrielle, la remise en cause de la puissance humaine et du progrès ;

2- la remise en cause de l'identité de l'homme, ce qui se traduit dans le roman par le refus des analyses psychologiques, une atmosphère mystérieuse où le lecteur est face à de nombreux non-dits, une atmosphère d'enfermement sur soi, d'écroulement d'un monde que les personnages parcourent en tant que derniers survivants ;

3- une quête du sens enfin, car *L'Épervier de Maheux* est une démarche spirituelle. « Nos romans constituent notre véritable journal, affirmait Carrière, ce sont eux qui dévoilent notre face cachée et les miens ne parlent finalement que de Dieu, Dieu qui est mort, qui se tait, qui est une invention, mais Dieu qui manque, qui manque de plus en plus. » Il y aurait ici riche matière à étude pour l'historien du religieux. C'est cette quête qui a permis à un écrivain de la plaine, agnostique et d'origine catholique de peindre si justement les montagnes puritaines et protestantes.

Cette quête sur les cimes du désespoir, Jean Carrière l'a souvent décrite : regrettant d'être né, déchiré par la culpabilité, côtoyant sans cesse la mort, mais animé d'un irrévocable désir de vivre et de comprendre pourquoi il vit : « Cela fait quarante ans que je suis à la recherche de quelque chose dans le monde qui ne soit ni le monde ni l'homme. Cela s'appelle peut-être la foi » (*Le Prix d'un Goncourt*). « Et pourtant, il y a en moi comme en bien d'autres hommes les traces d'une indestructible espérance qui m'incite à penser que c'est précisément à partir de la mort que tout reste à dire sur la vie » (*Le Nez dans l'herbe*).

La vie de Jean Carrière ne se résume pas à ces quelques généralités, il faudrait évoquer le secrétaire de Jean Giono, le journaliste, les engagements politiques..., vous le savez, chers confrères, qui l'avez reçu parmi vous en 1973. Lors d'une séance extraordinaire le 15 janvier 1973 présidée par M^e Jean Roger vous lui remettiez à titre d'hommage et de souvenir la médaille de l'Académie ; la même année il devenait correspondant de notre Académie, et le 22 décembre 1978 vous l'élisiez membre non résidant.

Prendre aujourd'hui sa succession est pour moi un étonnement et une gageure – je dirais presque que j'ai le sentiment d'une imposture : que vient faire mon nom dans la classe des académiciens non résidants aux côtés d'historiens si renommés, d'esprits si brillants que les professeurs Jacques Bompaire, Emmanuel Le Roy Ladurie, Robert Sauzet, Bartolomé Bennassar, Maurice Agulhon, René Rémond, que le recteur Philippe Joutard ? Savez-vous que vous accueillez un apprenti historien, agrégé certes mais seulement doctorant ?

Vous savez cela, il n'y a donc pas tromperie sur la marchandise. Il serait par contre puéril de chercher les raisons de vos suffrages : je les reçois avec fierté et reconnaissance – avec timidité également car commence ici la partie pour moi la plus délicate de cette séance : Madame le Secrétaire perpétuel m'a indiqué qu'il convenait de se présenter, chose qui m'intéresse moins que le reste. Non pas qu'il y ait quelque mystère à préserver – je vais soulever des voiles qui n'en sont pas – mais je trouve qu'à mon âge il est un peu tôt pour écrire ses mémoires même si les plus jeunes vedettes des télévisions le font couramment.

Certains pourraient voir en moi un Alsacien qui aura réussi son enracinement dans le Midi : que nenni ! ou alors c'est une Alsace plus mythique que réelle, perdue depuis trois générations, que j'incarne. Montpelliérain, je suis d'ailleurs bien plus gardois qu'alsacien, gardois par les étés passés dans la Vallée Borgne, à jouer et pêcher dans le Gardon ou à herboriser sur les sentiers de randonnée ; gardois par ma famille maternelle : de mère nîmoise ; mes grands-parents que certains d'entre vous, chers confrères, ont connus, vécurent longtemps ici ; mon arrière-grand-père également, Édouard Gaussorgues, avocat au barreau de cette ville, député du Gard ; et puisque l'on en est à la généalogie, mentionnons encore mon aïeul paternel, Daniel Colladon, physicien genevois, que vous aviez élu correspondant de l'Académie en 1832. 1832-2005 : bel exemple de patience et de persévérance familiale, sur six générations, pour accéder enfin à ce fauteuil amarante !

Attaché d'enseignement et de recherche à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, j'ai pour domaine de recherche l'histoire religieuse de la France contemporaine.

Après mes travaux sur François Guizot, j'ai élargi mes recherches, par des études ponctuelles, à divers thèmes : histoire régionale du protestantisme (Nîmes, le Biterrois, le Roussillon) ; histoire de la jeunesse (les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens, et les Unions cadettes de jeunes filles à travers leur journal mensuel dénommé successivement *L'Abeille* et *Grain de Sel*) ; histoire du protestantisme évangélique (par une étude sur la naissance de l'Armée du Salut) ; histoire politique (par la figure du chroniqueur républicain, député et sénateur inamovible Edmond de Pressensé) ; histoire des idées (par ma thèse en cours d'achèvement sur la défense du christianisme dans la seconde moitié du XIX^e siècle).

Des travaux de quelques pages le plus souvent : si nous étions en politique, je saurais que vous ne m'avez pas élu sur mon bilan, mais bien sur mon programme – un programme un peu particulier, non pas vide mais blanc, riche de tous les possibles, au gré de mes envies, de mes curiosités, de mes découvertes, au gré de vos suggestions aussi, comme ce parcours sur les traces de Jean Carrière. Sur ses traces... Jean Carrière n'aurait peut-être guère aimé l'expression, lui qui considérait la postérité comme une « hallucination collective ».

Je me demande si ce n'est pas ici la différence entre l'écrivain et l'historien, tous les deux spécialistes de la chose temporelle. L'écrivain dénonce mais espère toujours la postérité ; l'historien la constate mais ne s'en préoccupe pas car l'histoire, contrairement à la littérature, a une date de péremption. Alors qu'importe : cédon au plaisir de l'hallucination collective.

Vivement applaudi, M. Kirschleger reçoit ensuite les félicitations de ses consœurs et confrères salle Lordat.

L'après-midi se termine par le partage du verre de l'amitié dans le salon du premier étage.